

Pierre Bisiou

Enculée

roman

Stock

Aux cœurs heureux

I

Rien comme enculer ne m'a jamais donné cette sensation de vertige, quand ma queue semble littéralement pendre ou se perdre dans le cul pénétré bien au fond, une sensation de vide où bat le gland tandis que l'anus de la douce étrangle ma hampe.

Et toi aussi tu adores tout ça.

Tu es d'abord si pudique, inquiète, gênée, voilà : cette peur de la merde. Comme tu es peu bavarde, je ne sais si tu te sens l'étron coincé juste au ras ou si c'est une crainte plus générale, une panique d'enfant conchiant ses couches. Alors je te rassure comme je peux encore que je m'en fiche bien, je respecte, j'attends les signes de ta disponibilité anale que tu sauras me faire sentir. À toi de jouer.

Tout peut commencer par une douche ou un bain. Une détente du corps et des nerfs nous fait du bien à tous les deux. Je te regarde avec tendresse tant je te trouve belle et câline, tu es nue, l'eau aussi participe au miracle, bien sûr. Tes seins flottent à la surface comme ceux d'une noyée paisible, tes mamelons font un cercle corallien, c'est propice aux mélodies de l'imaginaire.

Ce soir tu es dans la vaste baignoire aux pattes de lion qui occupe la moitié de ton étrange salle de bains, parfaitement immaculée; des sels délivrent en pétillant de douces essences, entre tes cuisses, sous tes jolis doigts de pied nacrés d'ongles jolis, le long de ton dos marmoréen en empruntant le sillon de ton cul. Tu as mis des bougies ici et là, juste assez pour se voir sans se détailler trop, pour laisser aussi leur chance aux effets de lumière. Au début, il faut faire le spectacle.

C'est lundi, le soleil se couche.

Tu me demandes un massage. Assis sur le rebord je te prends le cou, les épaules, le dos, après y avoir déposé un gel léger tout frais qui adoucira le frottement de mes gestes. Il faut essayer de faire le soir tranquillement et au

mieux. D'autant que rien ne presse. C'est important, ce premier passage des mains, je crois. Dans mon esprit il ouvre ta peau au désir, non, pas encore au désir, juste à la sensation, voilà, il éveille ta sensibilité à ce qui doit suivre crescendo.

Mes mains se promènent, s'efforcent de te sentir, d'amener tes soupirs au jour. Elles ne guettent encore aucune aventure, sont chastes, appliquées, silencieuses.

C'est un long massage, voluptueux, qui se développe à présent, envahissant graduellement ton corps en soulignant bientôt ton ventre, explorant ton plexus où, crois-tu, se trouve peut-être l'équilibre de ce corps, je ne sais pas, j'essaie, j'écoute; mes paumes font des passes lentes, appuyées, jamais trop grandes, jamais à se perdre d'une sensation à l'autre comme si ta personne avait ses quartiers pas forcément à brasser au hasard. Il faut jouer alternativement de tout alors, ici le gribouillage de mes lignes – de chance, de vie, d'amour –, ailleurs la pulpe légère des index, palper, caresser, pétrir, animer. Je m'intéresse parfois à ton épiderme, ou à tes nerfs, aussi à tes muscles où mes doigts en dessinant des plis comme un clapot apportent oxygène et relaxation.

Tu as exprimé des soupirs plus intenses. Signes d'étape. Dis, tu m'aimes ?

J'ai sucé tes seins très lentement ; ils sont d'une rare sensibilité. Ils frissonnent comme des tétons de vierge et chaque baiser y-posé semble brûler ces roses têtes. Et nous nous bécotons un brin les bouches aussi, de petites touches, bise-bise-bise, et une dernière langueur après les ponctuations. Tes lèvres sont entrouvertes, à la façon de ton con et de ton corps tout entier, de ton âme même peut-être, toujours qui hésite entre se donner et se préserver, n'est-ce pas ? Je t'envisage dans le temps de la nuit.

Je suis nu aussi maintenant.

Dans l'eau teintée de chimie rose orange, je laisse ta poitrine disparaître et ma main caresse encore un peu le galbe de ton ventre charmant. Puis se dirige au sexe. Je passe un doigt pour écarter tes lèvres, tu sais comme je fais ça, suivant le pubis de la paume, appuyant très légèrement sur la motte ; là où dessous vibre ton clitoris, descendant encore, après la fente, presque à la limite du mi-corps, car c'est en remontant – je remonte avec une pression légère – que j'ouvre ton con mignon, que je sens, malgré le bain,

l'eau, les bulles, que sais-je !, que je sens s'épanouir ta chatte et mon doigt glisser sur une sauce charmante de cyprine aquaphobe.

Sur le clitoris je viens ensuite.

Nous nous regardons. Ton regard me dérange, c'est exact. J'aime plutôt que les femmes jouissent en pleine lumière et les yeux clos, c'est ma pudeur, un brin mon vice de voyeur j'imagine.

Tu aimes que je te regarde, plus encore que de me voir, je sais. Ou bien je ne me trouve pas assez beau pour toi ? Alors je détourne mes yeux et ma main accentue l'intensité de sa présence au centre de toi. Je vais te foutre un doigt profond comme ça ma mignonne. Ou deux ou trois. Je vais et viens tranquille dans l'immense ressource de ton sexe où tout me ravit, le jus, l'organe érectile, les poils soyeux, les palpitations avides, le trou fondant, tout tout tout. Ce à quoi je dois seulement veiller c'est à garder un rythme posé, même pas un rythme en fait, une façon de faire. Je suis sous le règne absolu de ton souffle.

Et puis lorsque je me suis bien glué le doigt à ton con, alors je suis descendu vers ton cul.

Ô comme il m'attendait, cher cœur !

Je l'ai caressé, cet anus plissé, en petits gestes arrondis, en courts cycles légers, promeneurs et guillerets, presque badins en somme.

Il fait nuit à présent et c'est sans importance. Tes hanches reposent presque confortablement dans la baignoire, ton dos à l'envers de la courbe. Une fois nous avons fait l'amour puis tu es allée te baigner et j'ai éparpillé des pétales de roses sur l'eau. Hélas ils devaient être chargés de pesticide et de conservateur ; ils ont coulé pour la plupart et nous étions un peu sots tous les deux et tu es sortie. Tandis que maintenant c'est moins ambitieux et très très mignon.

Il faut faire simple en même temps. En restant excitant, être inventif sans trop de références en réalité. Je ne regrette pas les bougies en revanche, dont je peux imaginer t'en fourrer une plus avant dans nos jeux. Nous verrons bien.

Mes caresses continuent de tortiller en faibles pressions sur ton accès anal.

Tes yeux qui se ferment sont des portes qui s'ouvrent : tu me dis à voix basse que je peux, que tu ne t'opposes pas, que ton anus est propre, que même – oui – il a hâte de ça. Ma bite et moi sommes attendus, allons.

Parfois aussi, quand les choses se passent autrement, tu me supplies, tes genoux ancrés dans le matelas et tes coudes aussi, ton dos offert au plafonnier, tes reins creusés, tu me pries de te faire – « Oh s’il te plaît mon amour... » –, de te faire une langue à ton petit antre joli, une feuille de rose. Mais c’est avec une lumière très faible ou dans le noir que ce contact se nouera, nous frôlons la rupture d’intimité dans ces moments ; il faut les réserver précieusement aux grandes excitations dévorantes. Des trucs à part. Pas impossibles ni rares, particuliers. Adéquats.

La gâterie est d’une infinie gentillesse, de fait. Je suis derrière ton derrière tendu, ton bien ouvert cul désireux, j’en approche, j’y viens, j’écarte un peu, découvre ton oignon isabelle. Tout cela est si beau ! C’est l’œil magique qui me regarde du fond de toi. La bouche sacrée des paroles contre nature. Le trou de ton cul j’y passe d’abord la langue le plus à plat que puis. Comme la paume de la main auparavant contre la motte. Plusieurs fois. Il faut que ça brille, que ça luise de salive car l’amour est aqueux, surtout comme nous le pratiquons ensemble toi et moi.

Donc je te lèche l’anus.

C'est fou comme c'est doux ! J'aimerais partager avec toi cette joie, cette vision adorable. Bah, toi de ton côté tu te réjouis d'être vue, et nul ne peut être tout et partout, n'est-ce pas ? Heureux les ubiquistes, moi qui n'ai que deux bras.

Ça c'est parfois.

Pas celle-ci. Le bain c'est autre chose, d'accord, et mon doigt qui a suivi le sillon et l'entrejambe atteint l'orifice et quelques caresses et rotations qui s'appuient un peu plus, précautionneusement, un peu plus, et, doucement, mon doigt auparavant lubrifié par ton con, s'introduit dans ton fondement. Hum. S'introduit dans ton fondement sans forcer – tu es tout ouverte –, pénètre, t'envahit déjà, pousse son avantage dans ton relâchement, touche à son terme presque. Miaou.

Ainsi doigtée, brûlante, tu me chuchotes :
« Raconte-moi des choses... »

Quand je te languais le cul ça te manquait vraiment que je ne puisse te dire des histoires. Mais là, dans la baignoire, oui, j'ai la bouche libre et le devoir de m'en servir pour t'exciter, pour te raconter des trucs qui feront que tu mouilleras, des saynètes obscènes, des cochonneries vibrantes. Tu aimes ça, ma douce salope,

comme quand je te dis que tu te fais mettre par deux bandeurs en rut qui te chahutent ensemble à vastes volées, des deux côtés bien sûr, des bites énormes évidemment, évidemment ils ont des bites énormes, des queues translucides et raides, des diamants, ou des queues de bois précieux, des braquemarts fourbis, des barreaux, deux mecs qui te pilonnent la craquette, ton rêve ! Deux professionnels ! Ou aussi d'autres affaires : je te raconte nue, te branlant en pleine nuit devant une assemblée de pervers intouchables et toi qui t'astiques et eux qui te matent à n'en plus pouvoir, s'éjaculent sur leurs souliers en cuir, se paluchent à qui mieux mieux ! Jets ! Parades ! Sperme ! Cirque !

Oui tu aimes ça.

Imaginer tant.

Des baisers et tout plein de gens qui y assistent.

« Raconte-moi des choses. »

J'ai un doigt profondément actif dans ton derrière et je sens tout ton corps qui se concentre à cet endroit précis. Je fixe le nouvel axe de ton âme et tu me supplies, par mes historiettes sales, de déplacer cet axe vers ton ventre en parlant au creux de tes oreilles.

Oui, tes seins affleurent à nouveau à la loupe de l'eau. Un coup de langue lent. Il fait bon, tout est bon, tout est chaud, je sors mon majeur et derechef le rentre. Point trop. Rapport aux humidifications locales. Alors je fais une pause brève, te manœuvre le clitoris, te fous au con, prends notre temps, reviens à l'essentiel et, répondant à ton attente quand elle s'exacerbe, à corps arqué tout tendu vers sa sodomie, t'entre deux doigts au cul ! Index et majeur. Tu te gâtes mon ange. C'est un régal déjà. Deux doigts.

L'eau tremble-t-elle ? Je ne sais pas. Je vois ton sourire, ta manière de te cambrer pour me laisser plus de confort à l'intérieur de cet intérieur secret de toi. Canaille douce. Je te chuchote toujours des romans à l'oreille, tu sais, ceux que tu aimes, ceux où tous te regardent, ceux où tu es offerte, ceux où tu fais la pute, ceux où tu es déesse. J'insiste, volage, conteur.

Le tout avec cette paire de doigts dans le cul et maintenant mon pouce qui se pousse dans ta chatte en complément idoine.

« Viens. »

Mot magique !

Je te rejoins dans la baignoire aux allures Empire. L'eau déborde. Mes doigts ne te quittent pas. Je bande. C'est confus. Je sors de ton séant. La lumière diaphane des bougies jaunit ta peau pâle. Je tourne le mitigeur et entrouvre la bonde, de sorte que l'eau fraîche s'en va et que monte la chaude.

Quand le bain est à nouveau d'une température enveloppante, mes doigts reprennent leur doux travail en toi. C'est pas forer, c'est être l'autre, se joindre, se centaure.

Je ne dois plus lâcher ton cul, ça se sent dans mes gestes et dans tes attitudes et dans tout ce que nous mimons ensemble. Nous nous offrons quelques secondes fanatiques, pénétrantes, vivaces, accélérées ! Le genre de pratique telle que une fois sur la route elle est sans lendemain : nous sommes prêts à mourir d'enculage cette nuit. En nous réjouissant bien. Un temps. Une nuit.

C'est merveilleux comme tu es belle, mon piège à bites. En d'autres siècles, nous aurions pu pleurer dès cet instant, sans attendre tout le reste.

« Hmmm... »

Tu renverses progressivement ton dos pour t'offrir plus entièrement que peux. Le pragmatisme facilite la bonne entente. C'est aisé.

J'accélère mes mouvements. Trop ? Pardon. Ton sphincter tout doux illuminé d'amour susurre à son tour : « Ta queue, maintenant... maintenant... »

Nous sommes nus dans le bain, l'eau mouille les tomettes, tes yeux sont mi-clos et ma biroute si raide que tu te tournes alors et à nouveau de cette voix charmeuse t'inquiètes d'un : « Sois doux. » Mais je le suis toujours comme je pose mon gland contre ton piège ambré et pousse en brefs à-coups jusqu'à ce que, presque miraculeusement, celui-ci disparaisse en toi, te causant d'infimes douleurs minuscules. Alors je travaille encore par de petits coups que je prolonge chaque fois un peu plus jusqu'à ce que, délicieusement, mon pubis tape contre tes fesses blanches et que tu m'invites en ta plus vaste dilatation du cul.

Nous y sommes.

Enculée.